



Michel Serres

Éclaircissements

Entretiens avec
Bruno Latour

Le Pommier

Éclaircissements

Relecture : Valérie Poge
Mise en pages : IGS-CP (16)
© Éditions Le Pommier/Humensis, 2022
Tous droits réservés

ISBN : 978-2-7465-2532-0
Dépôt légal : mai 2022
1^{er} tirage : avril 2022
N° d'édition : 74652531
Première édition, 1992, François Bourin.

Éditions Le Pommier
170 *bis*, boulevard du Montparnasse
75014 Paris
www.editions-lepommier.fr

Éclaircissements

Michel Serres

de l'Académie française

Cinq entretiens
avec Bruno Latour

Le Pommier

Premier entretien
La formation

BRUNO LATOUR — *Il y a un mystère Michel Serres. Vous êtes à la fois très connu et très mal connu. Vos collègues philosophes vous lisent peu.*

MICHEL SERRES — *Croyez-vous ?*

— *Alors que pourtant vos livres sont techniquement de la philosophie.*

— *Je l'espère.*

— *C'est là que je voudrais des éclaircissements. Vos livres ne sont pas obscurs, mais le mode de lecture en est caché. Vous tracez un chemin, vous allez partout, dans les sciences, dans le mythe, dans la littérature, mais en même temps vous effacez souvent les traces qui mènent à vos résultats. Je ne souhaite pas aujourd'hui que vous ajoutiez de nouveaux résultats, ni que vous commentiez vos autres livres, mais que vous nous aidiez à les lire. J'aimerais dans ces entretiens que nous reprenions le fil qui vous mène à vos résultats, que vous me montriez comment vous en êtes arrivé là, que nous passions derrière le rideau du magicien, que nous apprenions qui sont vos collègues, quels sont les tenants et les aboutissants d'une œuvre qui semble ne pas en avoir.*

— Il y a dix-huit mois à peine, j'aurais refusé cet exercice ; maintenant j'en tombe d'accord, je dirai pourquoi tout à l'heure.

— *Ma première difficulté vient de ce que vous mettez votre œuvre sous l'invocation d'Hermès ; or Hermès, c'est la médiation, la traduction, la multiplicité, mais en même temps il y a, surtout dans vos derniers livres, un côté que j'appellerai cathare — c'est un mauvais mot peut-être —, une volonté d'isolement, de séparation, d'immédiateté. Ma première question portera donc sur votre formation intellectuelle. Vous n'aimez guère la discussion ; bien que célèbre, vous êtes mal compris de vos collègues, et de ces collègues vous dites souvent du mal, il faut le reconnaître. Que vous est-il arrivé de si terrible, dans votre formation, pour que vous soyez à ce point échaudé par la discussion ? Quels événements vous ont poussé à cet exercice solitaire de la philosophie ?*

La génération de la guerre

— Mes contemporains se reconnaîtront en ce que j'ai à dire pour commencer. Voici l'environnement vital de ceux qui sont nés, comme moi, autour de 1930 : à six ans, la guerre de 1936, en Espagne ; à neuf ans, le blitzkrieg de 1939, la défaite et la débâcle ; à douze ans, la coupure entre les résistants et les collaborateurs, la tragédie des camps et de la déportation ; à quatorze ans, la Libération et les règlements de comptes qu'elle a produits en France ; à quinze ans, Hiroshima ; bref, de neuf à dix-sept ans, alors que se forment le corps et la sensibilité, règnent la faim et le rationnement, les morts et les bombardements, mille crimes ; nous avons enchaîné tout de suite avec les

guerres coloniales : celle d'Indochine, ensuite celle d'Algérie... Entre la naissance et vingt-cinq ans, âge du service militaire et de la guerre, de nouveau, puisqu'il s'agissait de l'Afrique du Nord, puis de l'expédition de Suez, autour de moi, pour moi, pour nous, autour de nous, n'ont existé que des batailles. La guerre, toujours la guerre... Six ans donc à mes premiers cadavres et, aux derniers, vingt-six. Ai-je assez répondu à votre question sur ce qui a « échaudé » mes contemporains ?

— *Oui, en partie, en effet.*

— Ma génération traverse ces premières années très douloureusement ; celle qui me précède a vingt ans au début de ces événements et peut donc, adulte, les vivre de manière active, en s'y engageant ; tandis que la mienne n'a pu que les suivre dans la passivité de l'impuissance : comme enfant, adolescent, faible en tout cas et sans action possible. La violence, la mort, le sang et les larmes, la faim, les bombardements, la déportation, atteignent ma classe d'âge et la blessent définitivement, puisque ces horreurs ont lieu pendant sa formation, physique et pathétique. Ma jeunesse va de Guernica — je ne peux pas regarder le célèbre tableau de Picasso — à Nagasaki, en passant par Auschwitz.

Il est impossible qu'une œuvre écrite, même abstraite, n'en reste pas longuement le témoin désolé — non le juge. Peut-être appelez-vous cathare — savez-vous que ma lignée descend directement de cette tradition-là ? — le son de lamentation qui émane de mes livres. Ce cri à la Jérémie ne vient pas d'ailleurs que de ces guerres ignobles et des horreurs de la violence. La première femme que j'ai vue nue fut une jeune fille qu'une

foule lynchait, à mort ; cette emprise tragique forme non seulement l'esprit et le pardon, mais encore le corps et les sens.

Oui, quand je lis *Sein und Zeit*, je sens sortir de là les années d'avant-guerre, non point avec l'entendement ou la mémoire, mais physiquement : j'en ressens irrésistiblement le parfum ; demandez aux gens de mon âge qui ont, à ce moment précis, vécu en France, de ceux qui, plus tard, ont dû chanter, dans les lycées, les hymnes au Maréchal, avant de défiler, aux fêtes de la Libération, en l'honneur de la Résistance, toujours flanqués des mêmes adultes — comment ne pas les mépriser, comment ne point devenir vieux dès dix ans, et expérimenté ou sage à leur place ? —, demandez-leur donc si leurs narines, encore aujourd'hui, ne frémissent pas immédiatement de nausée, dans tel ou tel cas. Je vois (je ne peux pas voir) les toiles de Max Ernst ou de Picasso moins comme des œuvres artistiques que comme témoignages de cette époque terrible.

— *C'est la façon dont l'époque a pensé ces événements. Ce n'est plus directement votre formation.*

— Vous le dites à votre aise ; les a-t-elle vraiment pensés ? Le retour à la sauvagerie, au Minotaure, pour Max Ernst, au paganisme de Picasso, je les vis encore comme les forces atroces qui ont travaillé la société à cette époque-là. Ont-elles exprimé cette époque dangereuse ou l'ont-elles faite ? J'allais imprudemment dire : l'ont produite. Oserai-je avancer que ma génération voit encore *Guernica* tomber sur la peinture et la déconstruire comme les avions nazis ont bombardé la ville ?

— *Vous voulez dire que ces œuvres sont les symptômes du mal et non leur analyse ?*

— Oui, des symptômes et non des réactions, de défense ou de révolte. Non, je ne suis jamais sorti, je crois que je ne sortirai jamais, de cette horrible formation ; l'âge venu, j'ai encore faim de la même famine, j'entends toujours les mêmes sirènes, j'aurai mal à la même violence jusqu'à mon dernier jour. Au milieu du siècle, ma génération a vu la lumière parmi les pires tragédies de l'histoire, sans pouvoir agir.

Encore aujourd'hui, je supporte à peine ce qui peut évoquer cette époque-là, tellement à la mode auprès de ceux qui ne l'ont pas vécue. Même mes propres photographies d'enfance, heureusement rares, je ne puis les regarder. Qu'ils ont de la chance, ceux qui gardent nostalgie de leur jeunesse.

— *C'est donc ce qui explique pourquoi vous êtes échaudé ; brûlé serait le mot.*

— Observez-le : parmi les gens de mon âge qui ont souffert d'une telle formation, très peu ont écrit de politique ou pris des places de pouvoir. Les hommes politiques en exercice viennent, le plus souvent, des générations précédentes ou de celles qui suivent.

Cela tient à ces années noires ; on y étouffait parmi un air irrespirable, de malheur, de violence et de crimes, de défaite et d'humiliation, de culpabilité ; jamais sans doute l'humanité occidentale, si avancée dans ses réalisations scientifiques et culturelles, n'était allée si loin dans l'abomination.

Cela ne concerne pas l'un des belligérants à l'exclusion de l'autre : aux camps d'extermination répondent Nagasaki et Hiroshima, qui ont tout autant déchiré l'histoire et les consciences et, dans les deux cas, de manière radicale, en

attaquant les racines mêmes de l'humanité : non pas seulement le temps de l'histoire, mais celui de l'homínisation.

Cette ambiance tragique a commencé — croyez-le, j'ai sur ce point bonne mémoire, quelque chose en moi n'a jamais quitté ce temps-là —, en 1936, à la guerre d'Espagne, par d'inexprimables horreurs et s'est dénouée par les règlements de comptes sanglants de la Libération, en 1945; les guerres coloniales et quelques affaires de torture ont achevé cette époque vers les années 60. Au total, un bon quart de siècle. Ma génération se forme charnellement dans cet atroce environnement et se tient, depuis lors, éloignée de toute politique : le pouvoir ne signifie encore pour elle que cadavres et supplices.

La guerre continue dans les Écoles

— *Mais ce moment historique, c'est celui d'une génération. Parlons maintenant plus précisément de votre formation à vous. Vous commencez vos études supérieures en taupe en 1947, vous êtes reçu à l'École navale, dont vous démissionnez en 1949, vous finissez la même année une licence de mathématiques, vous faites khâgne, vous êtes reçu en 1952 à l'École normale, et vous passez en 1955 l'agrégation de philosophie. Donc cela fait une petite dizaine d'années au cours desquelles vous vous êtes formé dans les meilleures conditions.*

— Dans les meilleures et les pires. Le milieu intellectuel contemporain de l'après-guerre, entre 1947 et 1960, a réagi à sa manière, je ne sais comment le dire maintenant, à cette suite d'événements, pour constituer l'une des sociétés les plus terroristes que l'intelligentsia française ait formées. Je n'y ai

jamais connu la liberté. À l'École normale supérieure, comme ailleurs, régnait la terreur ; des groupes puissants y tenaient même parfois des tribunaux et l'on passait devant ces jurys-là, pour s'y faire accuser de tel ou tel délit d'opinion, appelé crime intellectuel : un commando allait chercher les élèves dans leur turne pour les pousser vers le jugement. Staliniens aussi, souvent, les professeurs de philosophie. De l'École je garde un souvenir presque aussi terrifié que de la guerre de 36, qui déversait des réfugiés espagnols dans le sud-ouest de la France, de la guerre de 39, des camps, ou de la Libération, dans nos campagnes.

— *Je suis trop jeune pour avoir connu cela. Je suis d'une génération plus jeune que la vôtre. Le marxisme ne régnait quand même pas tout seul sur la place de Paris ?*

— À peu près. Encore un coup, je préfère oublier ce milieu qu'avoir à le décrire dans le détail. Je ne parle pas encore de contenus intellectuels, mais d'ambiance. Le terrorisme régnait : je pourrais raconter même des bassesses de vie privée.

Donc déjà brûlé par les événements historiques et, plus tard, échaudé par l'ambiance intellectuelle.

— *Je comprends ; il a fallu donc que vous y échappiez.*

— Une chance a viré ensuite à ma malchance, puis, peut-être, à ma chance, comme d'habitude dans les hasards de la vie et du temps ; je vivais, à l'École normale, à cheval entre les littéraires et les scientifiques. Je souffrais donc de solitude mais jouissais du même coup d'une certaine tranquillité : j'ai fait de l'histoire des sciences et de l'épistémologie d'abord pour avoir la paix ; ces disciplines m'ont servi d'abri anti-terreur politique.

— *Pour être en dehors des débats du temps ?*

— Sans doute. Ces disciplines parascientifiques ne me passionnaient pas beaucoup, mais jouaient le rôle de cellule calme, puisque nul ne s’y risquait.

— *Parce que là au moins il n’y avait pas de disputes.*

— Non, il y en eut, par la suite, tout autant qu’ailleurs ; mais parce que nul ne s’en occupait alors. Isolement total. Pouvez-vous concevoir qu’on puisse sortir des meilleurs moules institutionnels complètement autodidacte ?

— *Pendant que vous parlez de science, je voudrais que vous éclaircissiez ce point. Vous jouez beaucoup de cette formation scientifique, pouvez-vous préciser ce qu’elle fut ? Vous avez d’abord préparé l’École navale de 1947 à 1949.*

— Oui.

— *Mais ensuite vous avez quitté les sciences, comme vous aviez quitté quelques années plus tôt l’École navale.*

— Pas tout à fait. J’ai quitté celles-là pour étudier la philosophie et parce que, vraiment, de droit fil, les mathématiques y mènent, et celle-ci en raison de sentiments précis sur la guerre et la violence, par une sorte d’objection de conscience. Depuis, sur ce point, certaines choses et, bien sûr, mes idées ont évolué.

— *Mais vous étiez entré à l’École navale. Vous ne nous avez pas dit pourquoi. Ce n’était pas par militarisme ?*

— Non, mais pour des raisons plus intimes et vitales : mon père était pêcheur de sable et casseur de cailloux, marinier sur la Garonne ; et le fils d’un marinier devient marin, comme un fleuve se jette, par son embouchure, au large : quoi de plus naturel ? J’avais toujours appris les métiers de l’eau, j’étais né sur l’eau, ma famille vivait de l’eau ; on raconte que ma mère,

enceinte de moi, sortit par la fenêtre du premier étage de notre maison, en bateau, pendant la grande inondation de 1930; j'avais donc navigué en prénatal, et pas seulement dans les eaux amniotiques ! Et puis, quand vous entrez à l'École navale, vos études sont payées. Succession familiale et nécessité d'économie.

— *Ensuite ?*

— J'en ai démissionné parce que je ne voulais pas servir les canons et les torpilles, la violence était déjà, elle est restée, toute ma vie, le problème majeur. J'ai continué par une licence de mathématiques. Dans ces années, j'ai eu l'occasion heureuse d'écouter de très grands professeurs d'algèbre ou d'analyse, vous savez, de ceux qui font tout comprendre, tenseurs ou structures, d'un seul geste de la main. Leur style m'est resté, comme un idéal, où la vérité rigoureuse s'accompagne de beauté : démonstrations rapides, élégantes, foudroyantes même, moquerie de la médiocrité lente, colère devant la copie et la répétition, estime unique de l'invention. Puis, de là, j'ai sauté dans les études littéraires, à l'École normale, où j'entre en 1952, et où, j'y reviens maintenant, cette formation scientifique et mes intérêts m'assuraient une sorte d'évitement du milieu; la mode intellectuelle n'était pas encore aux sciences; toujours seul, je n'avais personne à qui parler. Je m'y suis accoutumé.

Les disciples de Brunschvicg avaient disparu; Cavaillès était mort en héros de la Résistance; j'étais allé en Angleterre lire Russell et Wittgenstein, à cette époque — si mes souvenirs sont bons, en 1953 —, de sorte que j'ai été parmi les premiers à faire de la logique mathématique, et même, un peu plus tard, le premier professeur à l'enseigner, à l'université, où il n'y

avait pas de programme de logique contemporaine, au titre de la philosophie ; toujours heureux et malheureux, tranquille, certes, mais seul. Personne ne s'intéressait à cela, sauf de très rares mathématiciens.

— *Donc vous auriez pu devenir l'importateur de la logique mathématique et de la philosophie du langage. C'est intéressant d'imaginer ce que vous auriez pu devenir. Les autres Serres possibles, pour parler comme Leibniz.*

— On peut, en effet, l'imaginer. Dans les années 50 à 60, l'ambiance intellectuelle semblait déterminer les individus. Le marxisme dominant poussait à la carrière sur cette voie royale, l'autoroute Marx ; deuxième autoroute, aussi bien installée, et dès avant la guerre, par Sartre et ses disciples, sans compter l'influence qu'avait Merleau-Ponty, à l'époque : la phénoménologie, pour parler bref. Elle conduisait déjà vers des travaux plus précis sur Husserl, que l'on traduisait déjà de façon convenable, ou sur Heidegger, qui entraînait dans sa gloire mondiale. Les autoroutes balisées, à l'École normale supérieure dans les années 50, indiquent déjà qui et ce qui va paraître.

— *Je comprends sans peine pourquoi vous n'avez rien appris du marxisme, mais de la phénoménologie, vous n'avez rien appris ?*

— Peu, au total. Les débuts mathématiques de Husserl, ses *Recherches logiques*, par exemple, m'ont beaucoup intéressé ; mais j'ai vite décroché en raison du déséquilibre entre la difficulté technique et la minceur des résultats.

— *C'était déjà votre réaction à l'époque ?*

— Oui. À la relecture, elle n'a pas changé. On était donc ou marxiste ou phénoménologue.

— *N'y avait-il pas de troisième autoroute ?*

— En fait, il y avait quatre voies. Le long de la troisième naissaient ou se développaient les sciences sociales ou humaines : sociologie, psychanalyse, ethnologie, etc.

— *Et la quatrième, selon vous ?*

— La quatrième était l'épistémologie ; nul ne la suivait à ce moment.

— *Mais il y avait pourtant une longue tradition de l'épistémologie française.*

— L'épistémologie de langue française, je veux dire l'héritage de Duhem, Poincaré, Meyerson et Cavaillès, était alors quasi abandonnée. J'aurais plutôt suivi ce dernier, quoiqu'il y eût chez lui deux types d'obscurités, celle qui venait d'une mathématique qu'il dominait mal et l'ombre portée d'une phénoménologie recouvrant la première. En revanche, Lautman, moins à la mode, puisqu'il n'avait pas sacrifié à Husserl, me semblait un épistémologue de bonne qualité qui comprenait ou dominait mieux les enjeux divers des questions mathématiques.

Mais cette tradition fut encore plus délaissée quand on a commencé d'importer l'épistémologie de langue anglaise, de Wittgenstein jusqu'à Quine et au-delà. Voilà la quatrième autoroute. Vous les voyez, toutes tracées.

Autodidacte ?

— *J'aimerais que vous soyez plus précis. Je voudrais connaître les professeurs qui vous ont intéressé, les influences que vous avez subies. C'est cela dont il faudrait que vous parliez afin que l'on comprenne quels sont ceux à qui vous vous adressez quand vous écrivez.*

— Quel auteur contemporain ai-je suivi? Hélas, aucun. Du point de vue scientifique, le marxisme se déconsidérerait par des affaires sensationnelles, dont celle de Lyssenko : un élève scientifique de nos promotions s’est suicidé en apprenant la farce de l’agriculture nouvelle. L’épistémologie d’alors était enseignée par des gens qui savaient peu de sciences ou seulement de très anciennes; venant de les quitter, pourquoi me mettre dans un milieu où l’on en parlait sans les connaître? L’épistémologie me paraissait développer des commentaires vides. La phénoménologie ne m’intéressait pas non plus pour des raisons de goût et de coût.

— *De rendement...*

— Pourquoi une si haute technicité, pour si peu? Enfin, les sciences sociales me semblaient livrer plutôt de l’information que du savoir. J’étais complètement désorienté. Voilà pourquoi, au bout du compte, je n’ai pas trouvé de maître.

— *Je comprends. Donc ce n’est pas, si je puis me permettre, une façon de parler?*

— Mais non! Hélas, je n’ai pas eu de professeur, ni d’école où m’agréger, pas de groupe de pression. Je le redis : passé par les meilleures écoles, j’étais devenu, au bout du compte, un autodidacte. L’un des mérites secrets de l’École normale, il faut le dire en revanche, reste de pouvoir former des indépendants, puisqu’elle accepte d’abriter des hôtes qui refusent les autoroutes. On savait, alors, que celui qui en prendrait une irait loin; mais il faut compter aussi avec une sauvage exigence de liberté, d’autonomie.

— *Vous auriez pu malgré tout apprendre de l’une ou l’autre de ces écoles de pensée.*

Bruno Latour

Sociologue, anthropologue et philosophe des sciences, **Bruno Latour** a enseigné à l'école des Mines et à Sciences Po. Il a reçu le prix Holberg en 2013 et Kyoto en 2021. Il a écrit entre autres *Enquête sur les modes d'existence, une anthropologie des Modernes*, La Découverte, 2012.